

L'interprétation du crash du « Nyong »

politiques et de l'imaginaire

DIMANCHE 3 décembre 1995, à 22 h 45 mn, le « Nyong », un avion de la Cameroun Airlines (Camair) s'écrase dans la mangrove à Youpwe, à deux kilomètres de l'aéroport international de Douala. Ce vol, en provenance de Cotonou (Bénin), contenait 78 personnes dont une majorité de commerçants partis se réapprovisionner et des

blerait pourtant que le personnel de bord aurait refusé d'embarquer le matin même, arguant de problèmes techniques, et n'aurait cédé que sous la pression de la hiérarchie (1). Seul le *Message* (2) évoque la responsabilité de la compagnie – deux semaines plus tard ! – en mettant en cause la surcharge de l'avion et des négligences dans son entretien. En

de créer une compagnie aérienne camerounaise privée (utilisant des Airbus, avions dits « français »), auraient en fait saboté le Boeing pour éliminer la concurrence. Selon une autre version, des opposants camerounais du Nord, proches de feu président Ahmadou Ahidjo, réfugiés au Bénin, avaient prévu de profiter de l'absence du président Biya assistant au Sommet de la francophonie pour faire un coup d'État le 4 décembre, lendemain du crash ; le président, ne pouvant pas quitter le Sommet avant la fin des cérémonies sans explications pour ne pas afficher sa vulnérabilité, aurait fait piéger l'appareil afin d'avoir un prétexte pour rentrer en urgence contrer le projet.

Autre explication donnée : les partis du Nord du Cameroun auraient demandé au copilote originaire de cette région, soi-disant témoin de Jéhovah, donc croyant à

États-Unis en démontrant que la technologie américaine est défaillante. On affirme également que Paul Biya aurait aussi répondu à un appel pressant de la Rose-Croix qui exigeait une catastrophe afin que la communauté internationale, apitoyée par tant de malheurs, daigne accorder quelques aides supplémentaires.

Des raisons d'ordre divin sont aussi évoquées : Dieu aurait voulu châtier les hauts responsables du parti au pouvoir revenant du Sommet de la francophonie parce qu'ils « ont tout pillé au Cameroun ». Mais les interprétations les plus courantes, soutenues avec passion, mobilisent plutôt les ressources de la sorcellerie. Juste après le drame, on a cherché à en imputer l'origine au Ngondo (3), principale fête traditionnelle des Douala, qui s'était déroulée le matin même. Au cours de celle-ci, les chefs douala auraient demandé à leurs diables, les Gboko,

soit écrasé dans le Wouri, fleuve où « logent » les esprits mal « honorés ».

Enfin, on raconte que ce crash serait une sorte d'avertissement aux nouveaux riches et politiciens douala au service du régime qui manipulent à leur profit la tradition. L'une des versions les plus courantes met en cause Mme Foning, femme très connue, responsable de la section « femme » du parti au pouvoir, et proche du président. Lors de son séjour au Bénin, elle au-

pagande aux objectifs pas toujours évidents.

Tout événement politique ou social majeur au Cameroun met en jeu un État étranger, objet à la fois d'attirance et de ressentiment. Ce pays, l'ancienne puissance coloniale, la France, manipulerait à distance le cours des événements en fonction de ses intérêts. Pour la plupart des Camerounais, elle ne peut être étrangère quand survient un drame national. Certains soupçon-

puis 1992. Cette élection constituait un véritable test pour le pouvoir, notamment à Douala, première ville du Cameroun, fief de l'opposition (4). Alors, beaucoup soupçonnent le pouvoir de tenter de se pérenniser par tous les moyens (scrutin irrégulier, utilisation des forces occultes...). Cet accident démontre aussi que la population est toujours hantée par le spectre d'un coup d'État. Celui du 6 avril 1986 a échoué, et les partisans de l'ancien président Ahidjo ont été exilés. Ce-

çants originaires de l'Ouest, il a aussi été interprété comme une action anti-bamiléké. Les Douala, qui accusent les Bamiléké de les envahir, sont soupçonnés d'avoir fait un sacrifice. Ou alors, une partie de la population n'hésite pas à affirmer que la fripe vendue par les commerçants bamiléké leur a été gracieusement donnée, pour conforter l'image du commerçant bamiléké malhonnêtement enrichi.

Il semblerait que de plus en plus d'habitants de Douala devien-

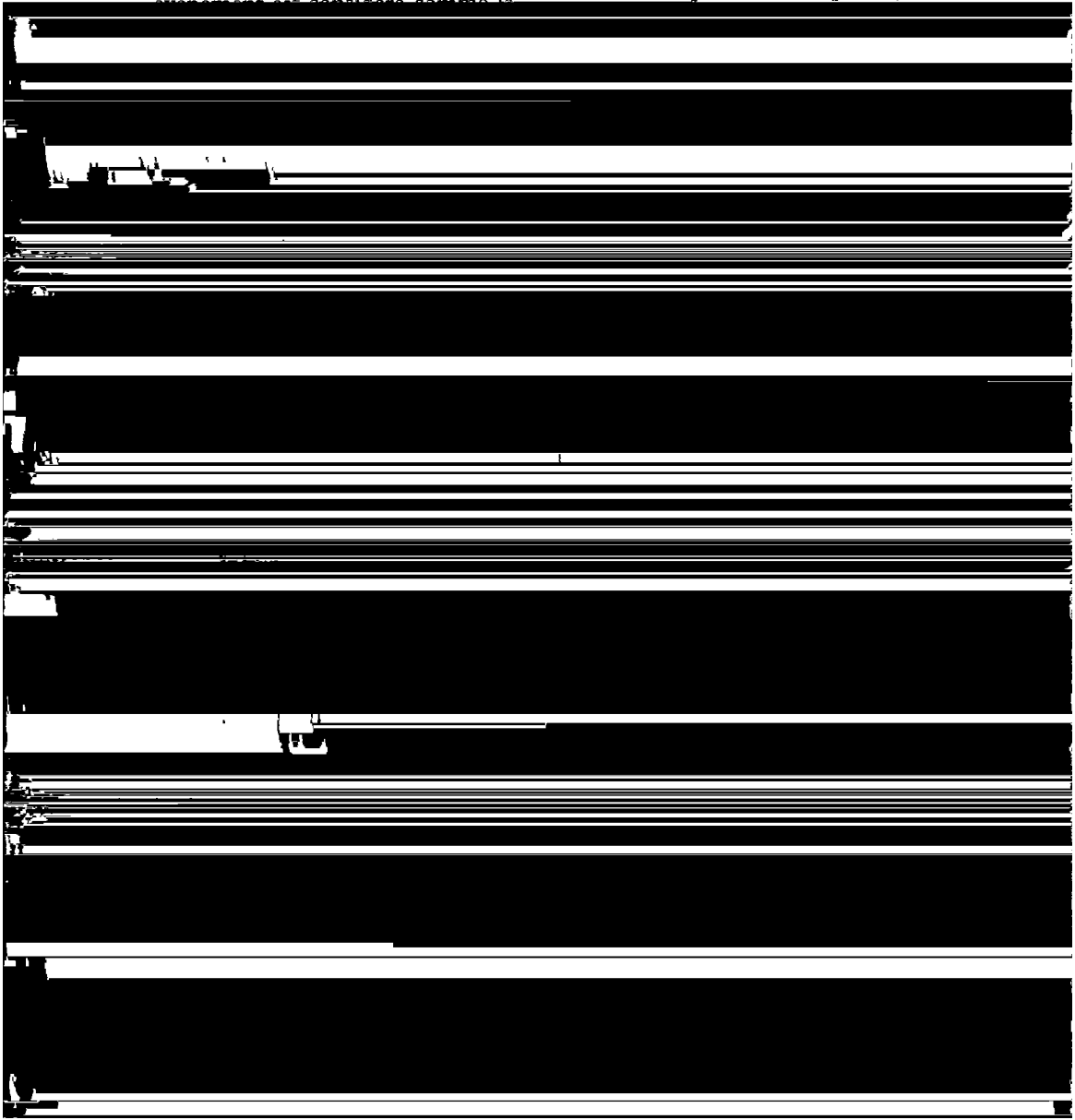
mis que le sexe faible ne peut utiliser que des moyens occultes...

Un accident qui dévoile l'imaginaire

Au Cameroun, chaque fois que survient un événement imprévu, la population en recherche immédiatement la cause ainsi que le coupable. Jamais il n'est envisagé que l'incident est dû au hasard ou à une erreur humaine involontaire ; tout événement est considéré comme le

argue d'ailleurs que les deux seules oppositions ouvertes que connut le Cameroun et Douala (l'armée révolutionnaire de l'UPC (Union des populations du Cameroun) et le mouvement des « villes mortes ») ne sont finalement que deux tentatives de combat ouvert – très longue il est vrai pour la première – qui se sont néanmoins closes dans ce climat d'intrigue : les leaders des « villes mortes » ne sont-ils pas soupçonnés d'avoir été récupérés par le pouvoir après de nombreuses tractations ?

Mais la puissance suprême,



et surtout des traits de l'imaginaire tels que les références culturelles et historiques, la causalité événementielle ou la conception du pouvoir.

Dévoiler l'imaginaire, sorte de matrice de perception et d'interprétation du vécu quotidien qui révèle et donne sens à toute sensation, pensée et événement. c'est plonger

chant comment les acteurs perçoivent et interprètent tout ce qui les entoure que l'on peut comprendre leurs attitudes, leurs stratégies, leurs désirs et leurs rêves.

Gilles Séraphin (6)